

The Good Heart

Un film de DAGUR KÁRI



LE PACTE présente

PAUL **DANO**, BRIAN **COX**, ISILD **LE BESCO**

The Good Heart

Un film de DAGUR **KÁRI**

SORTIE LE 17 MARS 2010

1h35 – 1.85 – dolby SRD – couleur – 2009

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.thegoodheart-lefilm.com.

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

Fax : 01 44 69 59 41

www.le-pacte.com

PRESSE

Laurence Granec & Karine Ménard

5 bis, rue Kepler – 75116 Paris

Tél. : 01 47 20 36 66

laurence.karine@granecmenard.com

SYNOPSIS

Lucas est arrivé à un point de non retour. Après une tentative de suicide ratée, il est admis à l'hôpital et contraint de partager une chambre avec Jack, un vieux patron de bar grognon qui vient d'avoir une cinquième crise cardiaque. Sans aucune famille, sentant poindre le début de la fin, Jack prend Lucas sous son aile avec l'intention de lui transmettre son héritage : son bar.

A la sortie de l'hôpital, Lucas commence alors son apprentissage dans ce lieu régi par des règles et une « philosophie » strictes. Contre toute attente, naît entre le vieux cynique et le jeune idéaliste une amitié atypique. Tout semble se passer selon les derniers souhaits de Jack... jusqu'à une nuit pluvieuse où April, une hôtesse de l'air ivre, s'égare dans le bar. Incapable de mettre dehors cette belle étrangère, Lucas l'invite à rester. Les choses vont alors commencer à aller de travers car, pour Jacques, April est une menace.

INTERVIEW DAGUR KÁRI

Comment vous est venue l'idée de THE GOOD HEART ?

En fait, je n'ai jamais de scénario en tête quand je commence à penser à un film. Tout démarre par des anecdotes, des détails, des bouts d'idées éparés que j'accumule pendant une longue période. Et puis, peu à peu, quasi organiquement, une histoire se greffe et donne forme à tout cela. Cette fois, je suis parti de ce titre, « The Good Heart », qui m'est venu comme ça... et c'était plutôt bon signe. Comme ce titre m'est venu en anglais, j'ai écrit le film en anglais, et il m'est rapidement apparu évident qu'avec un tel postulat de départ – les hasards d'une rencontre entre deux âmes perdues – THE GOOD HEART devait se dérouler dans les tréfonds d'une grande cité cosmopolite plutôt que dans un pays comme l'Islande, où quasiment toute la population se connaît.

L'artère principale de THE GOOD HEART est la relation qui se construit entre Jacques, le vieux barman misanthrope et aigri, et Lucas, le jeune clochard naïf et généreux. Ce sont des stéréotypes, et pourtant, vous parvenez à les contourner...

Un des vrais défis du film était de tourner autour des clichés sans tomber dedans la tête la première. L'histoire peut se lire comme un conte de fée urbain et moderne, mais quand on emprunte ce genre de chemin, il faut se méfier des lieux communs attendus. L'idée était d'aborder les personnages sous un angle un peu nouveau, et l'humour est une des portes d'entrée que j'ai ouvertes. D'une manière générale l'humour est souvent un point de départ dans mes films, même si je préserve toujours un fond de tragédie afin de provoquer un décalage.

Le bar est le quatrième personnage du film... Vous semblez avoir étudié de très près le fonctionnement des bars américains pour conférer à celui du film un réalisme et une présence saisissante. S'est-il agi d'une recherche longue et harassante ?

Oh oui, je peux vous assurer que je suis énormément sorti et dans un grand nombre d'établissements pour travailler cette matière en profondeur ! Cela dit, le bar du film n'est pas uniquement un décalque du « dive bar » américain typique comme on les voit souvent dans les films. Je me suis aussi inspiré de très nombreux détails appartenant aux bars européens. Dans le film, le bar est vraiment un personnage à part entière, et j'ai beaucoup travaillé sur ces détails pour réussir à montrer ce que j'avais en tête. Dans ses mémoires, « Mon dernier soupir », Buñuel donnait sa propre définition du bar : «Un endroit calme et sombre où un homme peut venir boire seul.» Cette phrase m'avait beaucoup marquée, et c'est aussi un des points de départ de ce film, c'est même peut-être ma plus grande inspiration. La solitude masculine... Dans THE GOOD HEART, le bar n'est pas un lieu de socialisation ou de rencontres mais exactement son contraire : un lieu où les hommes peuvent se retrancher, sans la présence des femmes. C'est une extension presque organique de Jacques, c'est son lieu de travail, sa maison, mais aussi, d'une certaine manière, ses propres entrailles.

Lucas, ce jeune homme vivant reclus comme un animal, rappelle un peu le personnage principal de votre premier film, NOI ALBINOI, qui vivait aussi dans une sorte de trou...

Je n'ai jamais eu réellement conscience de ces similarités, mais je suppose que c'est logique, pour un réalisateur ou pour tout artiste d'ailleurs, d'avoir ses « obsessions » autour de certains thèmes, et de les explorer, au fil de ses créations, sous différents points de vue. Je suis très mauvais quand il s'agit de définir les thèmes et les idées de mes films, et de toute manière, je trouve cela assez dangereux de se laisser aller à cette forme d'auto-analyse. Il faut simplement suivre son instinct et espérer que le meilleur en découlera.

Pourquoi Jacques, incarné par Brian Cox, porte-t-il un nom français ?

Il n'y avait pas de raison spécifique à cela. J'aimais bien la sonorité de ce nom... mais je reconnais tout de même qu'il y avait un petit côté français dans ce personnage, dans sa rudesse, sa dureté, que l'on expérimente parfois avec certains serveurs dans les bars français. J'ai toujours aimé ces tempéraments durs et hostiles en surface, mais chez lesquels on sent une immense fragilité et une grande tendresse intérieure. Jacques se comporte ainsi dans un souci d'auto-protection ; au fond de lui, il est ultra sensible. Il s'est juste forgé une armure qui lui permet de vaincre le reste du monde. Lucas est son absolu opposé : il n'a aucune protection, il est comme un petit enfant que tout touche et bouleverse, sans le filtre du cynisme ou de l'ironie que les adultes se construisent. Pour les personnes comme lui, la vie est une longue série d'épreuves : ils se prennent tout en pleine figure, tout le temps.

Pourquoi Jacques voit-il en Lucas son héritier spirituel ?

Précisément pour cette pureté d'âme, pour son absence totale de pose et de perversion. Lucas est une feuille de papier vierge, et Jacques pense qu'il pourra en faire ce qu'il voudra, un peu comme Geppetto fabrique Pinocchio.

Cela provient-il, de la part de Jacques, d'une peur profonde et métaphysique de la mort ?

Je ne crois pas. Jacques n'a pas peur de la mort parce que, d'une certaine manière, il n'a pas de réelle raison de vivre. Il s'est juste enfermé dans cet étrange bar qui a quasiment sa propre vie et sa propre philosophie. Sa seule et unique ambition est de transmettre cet héritage autant immobilier que moral. C'est pour cela qu'il « éduque » Lucas selon ses propres règles, idées et préceptes. C'est un concept de transmission paternaliste – mais pas seulement – qu'il a nourri intérieurement pendant des années, sans savoir s'il allait effectivement pouvoir le mener à bien un jour. Mais bien évidemment, quand on a un « plan » aussi bien dessiné dans son cerveau, ça ne fonctionne jamais comme prévu.

Le grain de sable prend la forme d'April, une jolie jeune femme qui débarque un beau soir dans ce bar. Une femme qui se met entre deux hommes et qui détruit tout, c'est ainsi que vous concevez le sexe opposé ?

Oui et non ! Une belle femme est le rêve de la plupart des hommes, mais comment dire... cela peut aussi très vite se transformer en cauchemar ! Et les relations entre hommes et femmes ont une fâcheuse tendance à être extrêmement compliquées... Je pense que dans son passé, Jacques a dû être très gravement meurtri par une femme, et par conséquent il s'est façonné un univers où il n'y a plus aucune connexion avec l'autre sexe. Quand un « élément féminin » entre dans son bar, cela ne peut qu'être source de problèmes parce que les fondations de son monde apparemment parfait s'en trouvent ébranlées.

Comment avez-vous choisi Isild Le Besco pour le rôle de cette hôtesse de l'air un peu paumée ?

Nous cherchions une actrice européenne, et un ami à moi m'a parlé d'Isild avec le plus grand bien. J'ai regardé certains de ses films, et j'ai trouvé qu'elle avait une présence très forte, très originale à l'écran. Au cinéma, on a une fâcheuse tendance à aller vers une beauté stéréotypée, alors que celle d'Isild est beaucoup plus complexe et intéressante à filmer. Et puis il me semblait qu'elle allait bien avec Paul Dano, qui lui-même charrie quelque chose de spécial dans son visage.

Aucun des personnages n'est bâti en fonction d'une histoire explicite. Ils ont un peu l'air de surgir de nulle part, et c'est au spectateur de construire l'aventure de leur vie passée...

Je préfère toujours quand les personnages ont des secrets. Je déteste les artefacts narratifs comme les flash-backs, par lesquels on tente d'expliquer le passé d'un personnage. On a toujours recours à des raccourcis psychologiques extrêmement superficiels. Pour moi, la spéculation est bien plus passionnante, cela donne un vrai rôle actif au spectateur : il a la charge d'éventuellement penser aux circonstances ayant amené les personnages là où ils sont quand ils apparaissent dans le film. Je reconnais m'être imaginé un passé, quoique assez vague, à Jacques, mais pour Lucas, cela n'a pas été le cas. Je ne veux pas savoir d'où il vient, pourquoi il dort dehors. L'important, c'est qu'il est innocent, pur, et trop sensible pour ce monde. Il vit dans l'instinct du moment, comme le font les animaux qui sont comme lui dépourvus du besoin de paraître. Pourtant, cette expérience de vie a tourné court pour le jeune homme.

THE GOOD HEART marque les retrouvailles entre Paul Dano et Brian Cox, qui ont tourné ensemble L.I.E. - LONG ISLAND EXPRESSWAY en 2001. Le fait que les deux hommes se connaissaient a-t-il été un atout pour les diriger ?

Beaucoup de temps s'est passé depuis L.I.E., qui était le tout premier film de Paul. C'était un jeune adolescent, il est devenu un homme, et il a connu une belle reconnaissance avec LITTLE MISS SUNSHINE ou THERE WILL BE BLOOD. Effectivement, le fait que Paul et Brian aient déjà travaillé ensemble a créé une proximité qui m'a facilité le travail, en terme de création d'une relation humaine visible à l'écran. Quand on tourne un film dans le système américain, les délais sont souvent très courts : les acteurs débarquent la veille du tournage et on a à peine le temps de faire des répétitions, voire ne serait-ce que de faire simplement connaissance.

Le cœur, au propre comme au figuré, est précisément au cœur du film...

J'ai toujours été fasciné par les transplantations cardiaques, et comment certains transplantés peuvent se métamorphoser quand on leur greffe un nouveau cœur. C'est un organe éminemment symbolique, chargé de sens, et subir une transplantation est un processus émotionnel extraordinaire. Dans mes recherches, j'ai découvert que les transplantés changeaient énormément après une telle opération... et parfois à propos de tout petits détails étonnants, comme le fait de se mettre à adorer les olives alors qu'auparavant on les détestait !

La tonalité visuelle du film est très liée aux couleurs de cet endroit. Des teintes sombres, des couleurs neutres...

Dans chacun de mes films, j'essaie de créer un univers cinématique qui n'appartienne qu'à ce film. Le réel n'a aucun intérêt pour moi, mais l'imaginaire pur encore moins... Ma zone de confort se situe dans une sorte d'espace intermédiaire, et mes histoires se déroulent toujours dans une sorte de bulle qui peut apparaître comme détachée de ce que nous appelons «réalisme», sans relever du délire pour autant. Pour renforcer ce sentiment, j'essaie toujours de trouver une expression visuelle qui m'aide à m'affranchir du réalisme, et là, j'ai opté pour des tonalités extrêmement pâles, une image avec du grain, un peu sale. Sale à l'image du bar lui-même, d'ailleurs.

Le film pourrait paraître plus conventionnel que vos deux premiers films mais il s'agit de conventions appartenant à une grande tradition, celle du cinéma new-yorkais des années 70. On pense aux premiers Scorsese, à Cassavetes...

Mon deuxième film, DARK HORSE, était un hommage à la Nouvelle Vague, tout particulièrement à MASCULIN FEMININ de Godard. Avec THE GOOD HEART, je me suis effectivement rapproché des années 70 en terme de style, d'ambiance et d'esprit. J'aime énormément certains films de cette période, et j'ai tenté de retrouver, à un certain degré, l'atmosphère qui s'en dégagait, mais sans faire référence à un film en particulier. Mon ambition était de réaliser un «film new-yorkais», mais ce n'est pas aussi simple que ça. Les New-Yorkais diront toujours qu'on aurait pu mieux faire, que ce n'est pas ça, voire même qu'on n'a pas du tout l'impression d'être à New York ! Tous ceux qui connaissent cette ville en ont leur propre idée, donc il est impossible de satisfaire tout le monde. Je reconnais que cela aurait été bien plus simple et beaucoup moins onéreux, d'aller tourner à Baltimore ou à Minneapolis, mais cela aurait été faux et artificiel parce que je ne suis jamais allé dans ces villes. New York est sans doute une de mes villes préférées, j'y ai toujours ce sentiment magique que tout y est possible. Pour THE GOOD HEART, j'ai essayé de recréer mon propre univers à partir de l'idée que j'ai de New York.

Ce que j'aime avec New York, c'est qu'on a le sentiment d'appartenir à cette ville dès l'instant où on y pose le pied. Tout le monde est plus ou moins étranger à New York, donc tout le monde est, dans une certaine mesure, à égalité avec les autres. Je ne connais pas beaucoup d'autres villes qui possèdent cette qualité si particulière.

Vous y avez tourné l'intégralité du film ?

Non, les scènes du bar et de l'hôpital ont été filmées en Islande, mais tous les extérieurs sont new-yorkais. En Islande, l'équipe se composait de quinze personnes, tandis qu'aux Etats-Unis, les choses ont fait que nous étions une soixantaine, et encore ce chiffre est-il considéré comme assez faible selon leurs standards... C'était une machinerie assez lourde à déplacer, mais l'expérience a été intéressante à tenter !

A chacun de vos films, on a l'impression que vous vous éloignez un peu plus de votre pays. Le premier se déroulait au fin fond de l'Islande, le second au Danemark, le troisième aux Etats-Unis... C'est un besoin personnel de vous éloigner de la maison ?

Quand je suis parti étudier le cinéma au Danemark, je pensais que je rentrerais par la suite en Islande pour n'y faire plus que des films islandais. Mais j'ai été amené à rencontrer des gens de l'industrie cinématographique danoise, qui m'ont extrêmement bien accueilli, et soudain a surgi cette possibilité de faire des films là aussi. C'est vrai que j'ai fait trois films dans trois langues différentes, c'est assez étrange... Aujourd'hui je ne sais pas si j'ai envie de revenir en Islande pour y travailler ou si j'ai envie d'explorer un quatrième pays. Je n'ai pas encore décidé.

Vous pourriez venir tourner en France...

Oui, il faudra bien que je fasse mon film français un jour ou l'autre. C'est tout de même le pays où je suis né !

BIOGRAPHIE

DAGUR KÁRI (*scénariste, réalisateur*)

Dagur Kári, réalisateur islandais né en France en 1973, s'est fait connaître en 2003 avec son premier long métrage, NOI ALBINOI, qui racontait la solitude et les rêveries d'un adolescent atypique, brillant élève mais en rupture scolaire, prostré au fin fond d'un minuscule hameau islandais.

Diplômé de l'Ecole Nationale du Film du Danemark en 1999, Kári entame sa carrière avec deux courts-métrages, OLD SPICE et LOST WEEKEND, qui fera le tour du monde. Le succès de NOI ALBINOI, qui révèle un tempérament de réalisateur capable de faire reposer sur les épaules d'acteurs inconnus une grande densité dramatique, lui permet de réaliser au Danemark, deux ans plus tard, DARK HORSE, un conte existentiel en noir et blanc, dont les influences visuelles vont de Jacques Tati à Jim Jarmusch.

THE GOOD HEART, tourné aux Etats-Unis, est son troisième long métrage.

BIOGRAPHIES

ACTEURS

Paul DANO (*Lucas*)

On n'en finit plus de découvrir Paul Dano, dont le visage hante depuis une dizaine d'années le cinéma indépendant américain. Né en 1984 à New York, c'est adolescent qu'il accapare littéralement l'écran pour son premier rôle dans L.I.E. (LONG ISLAND EXPRESSWAY), de Michael Cuesta. Le récit, pudique mais sans compromis, racontait la fascination sexuelle d'un quinquagénaire pour un adolescent.

Après quelques comédies grand public où Paul Dano acquiert ses galons de comédien (LE CLUB DES EMPEREURS, THE GIRL NEXT DOOR) et un thriller psychologique hollywoodien avec Angelica Jolie (TAKING LIVES), le jeune acteur reprend le chemin des films indépendants avec LA BALLADE DE JACK & ROSE, dans lequel il incarne le beau-fils de Daniel Day Lewis. Un comédien qu'il retrouvera deux ans plus tard dans THERE WILL BE BLOOD de Paul Thomas Anderson, avec le rôle mémorable d'un jeune prêtre-prophète illuminé par la foi. Un rôle qui lui vaut une nomination aux BAFTA anglais, et qui était aux antipodes de celui de l'ado quasi autiste de LITTLE MISS SUNSHINE, succès surprise de 2006, un an plus tôt.

Toujours dans le registre religieux, il campait dans THE KING un membre d'une communauté chrétienne s'élevant contre la théorie de l'évolution.

On a pu le voir plus récemment en hippie planant dans HOTEL WOODSTOCK de Ang Lee. Et on le retrouvera bientôt dans THE EXTRA MAN signé Shari Springer Berman & Robert Pulcini, dans lequel il incarnera un aspirant dramaturge aux côtés de Katie Holmes, John C. Reilly et Kevin Kline. THE GOOD HEART marque les retrouvailles de Paul Dano avec Brian Cox, son partenaire de L.I.E.

Brian COX (*Jack*)

Riche d'une carrière longue de bientôt quarante ans, ce brillant comédien shakespearien, né en 1946 en Ecosse, se fait connaître, après un parcours majoritairement axé sur le théâtre et la télévision, dans LE SIXIEME SENS (MANHUNTER) de Michael Mann, étant pour l'occasion le premier comédien à incarner le terrible Hannibal Lecter.

Spécialisé depuis dans les personnages durs, violents, il était ainsi un redoutable égocentrique dans ADAPTATION de Spike Jonze, ou le diabolique Agamemnon de TROY. Il a aussi beaucoup joué les notables ou politiques véreux (AU REVOIR A JAMAIS, LA MEMOIRE DANS LA PEAU, X-MEN 2), et a rendu hommage à son Ecosse natale en trouvant des rôles dans les deux plus célèbres films qui ont rendu hommage à l'histoire des Highlands : BRAVEHEART et ROB ROY.

Parmi ses rôles les plus récents, citons MATCH POINT de Woody Allen, RED EYE de Wes Craven, LE DRAGON DES MERS de Jay Russell, ZODIAC de David Fincher et très récemment FANTASTIC MR. FOX de Wes Anderson.

THE GOOD HEART lui donne l'occasion de retrouver Paul Dano, son partenaire de L.I.E. (LONG ISLAND EXPRESSWAY). Un film qui marquait, par la délicatesse du personnage, une rupture avec la rudesse des rôles qui lui sont souvent confiés.

Isild LE BESCO (*April*)

Isild Le Besco est devenue, depuis une dizaine d'années, un visage très familier du cinéma d'auteur français.

Découverte par Emmanuelle Bercot dans son moyen-métrage LA PUCE, c'est Benoît Jacquot, son réalisateur-fétiche, qui lui offre son premier grand rôle dans SADE, face à Daniel Auteuil. Si elle met souvent l'âpreté de son jeu au service de films durs (la complice malgré elle des « héros » violents de ROBERTO SUCCO et d' A TOUT DE SUITE, la fan névrosée de BACKSTAGE, la voleuse d'enfants de LA RAVISSEUSE, l'infirmière suicidaire de PAS DOUCE, l'amante possessive de JE TE MANGERAIS), Isild Le Besco sait aussi ménager un peu de douceur dans son jeu (la globe-trotteuse de ADIEU BABYLONE, l'amoureuse d'UN INSTANT DE BONHEUR, l'actrice de L'INTOUCHABLE).

Peintre de renom (elle a déjà exposé ses toiles), Isild Le Besco a entamé en 2003 une carrière de réalisatrice avec l'étonnant DEMI-TARIF, dans lequel elle filme, sur un mode semi-documentaire, l'errance d'une fratrie livrée à elle-même. Plus dur, son second film, CHARLY, raconte l'emprise d'une paumée, vivant dans une caravane, sur un adolescent en rupture. Elle a également réalisé un segment du film collectif ENFANCES.

THE GOOD HEART est son premier film américain.

LISTE ARTISTIQUE

Lucas	Paul Dano
Jack	Brian Cox
April	Isild Le Besco
Dimitri	Clark Middleton
Roddie	Damian Young
Sarah	Stephanie Szostak
Infirmière Nora	Susan Blommaert
Roger Verne	Bill Buell
Le coiffeur	Edmund Lyndeck
L'homme danois	Nicolas Bro
Markus	Daniel Raymont
Sooty	André De Shields
Le psychiatre	Stephen Henderson
Chin Lee	Henry Yuk
Mattie	Elissa Middleton
Infirmière Woo	Sonnie Brown

LISTE TECHNIQUE

Scénariste et réalisateur

Dagur Kári

Producteurs

Skuli Fr. Malmquist

Thorir S. Sigurjonsson

Producteur délégué

Hlin Johannesdottir

Producteur exécutif

Sigurjon Sighvatsson

Directeur de la photographie

Rasmus Videbæk

1^{er} assistant réalisateur

Sigurdur Freyr Matthiasson

Moniteur

Andri Steinn

Directeur artistique

Linda Stefansdottir

Chef décorateur

Halfdan Pedersen

Chef costumière

Helga Ros V. Hannam

Chef maquilleuse

Asta Hafthorsdottir

Mixeur

Petur Einarsson

Photographe de plateau

Orri Jonsson

Le Pacte